

et des archipels de la mer Victorienne. Rien ne fut omis de ce que mon expérience de mille chefs m'avait enseigné être nécessaire dans la ténébreuse Afrique pour faire briller sur une face noire le plaisir et la bonne humeur, le contentement et la parfaite confiance. Mazamboni acceptait toutes ces politesses comme lui revenant de droit divin; il ne répondait ni par parole ni par sourire. Aurait-il été sourd et muet? Non; il parlait à ses sous-chefs brièvement et à voix basse; et ses satellites beuglaient à l'instar de taureaux, comme si j'eusse eu besoin d'une trompette acoustique; les sons m'assourdisaient il me semblait entendre un marteau-pilon.

« Mes amis, observai-je, ma tête va se fendre si vous continuez de la sorte. Vous le savez, précieuse est la sagesse. Pourquoi divulguer au commun peuple la politique d'État?

— Il est vrai », fit un sage à barbe aussi blanche qu'il convient à un des Pères de la Patrie. Nestor mit une sourdine à sa voix, raconta les derniers événements avec prolixité : l'effet qu'avait produit l'approche de notre colonne en décembre, les conseils précipités, les résolutions inconsidérées.... « On soupçonnait s'être trompé quand on apprit la présence de blancs parmi les étrangers : mais l'impétuosité ordinaire aux jeunes guerriers l'avait emporté sur les prudents avis des anciens, et la continuation des hostilités fut décidée. Quand ils nous avaient vus, retournant du Nyanza, rentrer paisiblement dans la forêt, ils avaient compris que les Ouara-Soura qu'on nous croyait être, n'auraient pas manqué de regagner leur pays par delà la Semliki. A la nouvelle que Malledjou, le chef blanc du canot de fer, nous cherchait, on avait encore mieux compris qu'il y avait eu erreur.

« Mais il n'importe, dîmes-nous : quand les étrangers reviendront de la *kivira*¹, nous nous réconcilierons. S'ils cherchent notre amitié, ils l'auront. Mazamboni mêlera son sang à celui de leur chef, et nous ne serons plus qu'un seul peuple. Voici que vous êtes venus, voici que les rêveries de nos anciens se trouvent avoir exprimé des faits. Mazamboni est assis, comme un frère, à côté du chef blanc. Que leurs sangs se mêlent, et aucun nuage n'obscurcira plus votre amitié. Tout ce que possède Mazamboni est à vous, ses guerriers comme ses femmes

1. La forêt.

et ses enfants; le pays et tout ce qu'il contient est à votre disposition. Guerriers, ai-je bien parlé?

— Tu as bien parlé, tu as dit la vérité, murmura l'assistance.

— Mazamboni deviendra-t-il le fils de Boula-Matari?

— Oui!

— La paix régnera-t-elle entre nous et les étrangers?

— Oui! » cria la multitude d'un élan passionné.

Alors les deux mains droites, celle de Mazamboni et de « mon fils Jephson », qui se présenta pour le sacrifice, furent croisées sur leurs genoux croisés également. Le bras de Jephson fut légèrement incisé et teint de sang par l'hierophante de l'endroit. Mon magicien à moi, un Zanzibari, autre épopote, fit à son tour jaillir le sang, couleur rouge sombre, de la veine de Mazamboni; et, comme le fluide vital coulait et gouttait sur les genoux, le sage à barbe blanche commença les incantations. Agitant les cailloux dans la gourde magique en vue du pic qui nous faisait face, et du chaînon en fer à cheval par delà les plaines à l'est et à l'ouest, du haut de son Nzera-Koum, il articula ces terribles malédictions, que tous écoutaient bouche bée :

« Maudit est qui viole son serment!

« Maudit est qui nourrit en son cœur une haine secrète!

« Maudit est qui tourne le dos à son ami!

« Maudit est qui renie son frère le jour de la bataille!

« Maudit est qui machine du mal contre l'ami dont le sang est devenu le sien!

« Que la gale fasse de lui un objet de dégoût! Que la teigne ronge sa chevelure! Que la vipère l'attende sur le sentier, et que le lion le rencontre sur le chemin; que, dans l'obscurité, le léopard guette sa maison et qu'il se précipite sur sa femme allant puiser l'eau! Que la flèche barbelée lui transperce les entrailles, et que la lance acérée se teigne en rouge dans ses poumons! Que la maladie dévore sa vigueur, et que la douleur abrège ses jours! Que ses membres lui refusent service pendant la bataille, et que la crampe engourdisse son bras! »

Ainsi de suite, invoquant les maux les plus redoutés. Notre mage zanzibari, d'abord abasourdi par la série de malédictions que Nestor éjaculait avec tant de volubilité, saisit à son tour laalebasse magique et, en face de la montagne et de la vallée, la secoua avec une solennité terrible sur la tête de Mazamboni,

sur la tête du roi de Pylos et des gens terrifiés; non seulement il égala le vieux féticheur, mais il eut l'ambition d'en faire davantage, par le geste et la voix; ses yeux roulaient, ses lèvres écumaient. Toute peste fut par lui évoquée sur le pays



Guerrier de Mazamboni.

et ses productions, toute puissance funeste fut mise à la poursuite de Mazamboni; de l'enfer de son imagination méchante, il appela tout sombre et puissant démon pour tourmenter le parjure dans la veille comme dans le sommeil; à la fin il se démena d'une façon si fantastique, ses malédictions se firent si violentes, son regard sembla si bien celui d'un homme possédé par le diable, que tous, natifs et Zanzibari, éclatèrent en fou rire. Mourabo, notre « homme de médecine », se calma tout aussitôt, et nous dit en souahili, secouant la tête avec fatuité :

« Eh bien, maître, comment trouvais-tu cette manière de jouer mon rôle? » Et je me rappelai Hamlet persiflant Laërte.

Tout dominateur qu'il est de l'Oundoussouma, Mazamboni semble obéir à une constitution non écrite. Il a pour ministres ses principaux parents, qui décident, même en sa présence, sur les affaires intérieures et étrangères, de sorte qu'en matière de gouvernement sa voix est rarement entendue. La plupart du temps il se tenait assis, réservé et silencieux; on l'eût dit presque indifférent à ce qui se passait autour de lui. Ce naïf Africain sait donc — soit par intuition, soit par tradition — qu'il est opportun d'effectuer une séparation des pouvoirs? Si telle est la coutume, il faut en conclure que, depuis l'Albert-Nyanza jusqu'à l'Atlantique, les mille tribus du bassin congéen dérivent d'une même tribu originaire, d'une même famille ou

nation. On en trouverait d'autres preuves dans la ressemblance des coutumes, de la physionomie et des racines du langage.

Bientôt nous découvrîmes que les chefs étaient de fieffés mendiants, tout autant que le menu fretin; qu'ils avaient l'âme trop vile pour apprécier aucune générosité. Bien que la paix fût par tous recherchée, il semblait qu'elle ne fût accordée qu'en vue d'exploiter l'étranger. Même après la fatigue d'une longue journée, on ne put déterminer Mazamboni à donner autre chose qu'un veau et cinq chèvres en retour d'un tapis de 250 francs, plus une botte de fil de laiton, plus des cors d'ivoire provenant de la forêt. Le chef d'Ouroumangoua et de Bouessa, dont, en décembre dernier, la résidence nous étonnait par sa prospérité, se cuida magnifique parce qu'il nous gratifia d'un chevreau et de deux poulets.

Parmi les visiteurs de la journée nous eûmes Gaviri, le chef du Baviri oriental, celui qui, à notre retour du lac, proclama du haut d'une colline que le pays était à nos pieds; et un chef Mhouma, qui portait, sans la moindre vergogne, la belle étoffe écarlate que nous avions dû lui remettre pour acheter la paix; il ne songea pas à nous offrir le moindre présent.

Nous fîmes la découverte que deux races différentes et même très distinctes vivent tranquilles côte à côte : l'une, manifestement d'origine éthiopique, avec des traits d'une remarquable beauté, un nez aquilin, un cou mince, une petite tête, un maintien fier et superbe; vieille et antique lignée, possédant de magnifiques traditions, gouvernée par une coutume inflexible et invariable. Ils ont presque tous un teint couleur noix, même brun sombre; cependant les types les plus purs sont de nuance vieil ivoire, et leur peau a le toucher doux et délicat du plus soyeux satin. Ils ne se livrent à aucune autre occupation que l'élevage du bétail, et manifestent un mépris hautain pour les Baviri, qui ne font que de l'agriculture. Il n'est gros marquis des Trois Royaumes qui regarde un gueux avec plus de dédain qu'un Ouahouma dévisageant un Baviri. Ils vivent dans le pays, mais non pas dans les villages des Baviri; ils échangent avec eux le produit des vacheries contre du grain et des légumes, mais jamais ils ne donneront leurs filles en mariage à un autre qu'à un Mhouma. Leurs fils peuvent avoir des enfants d'une Bavière, mais la condescendance ne saurait aller plus loin.

Ce fait m'explique la variation des physionomies et des types sociaux.

Les régions distantes de l'Afrique occidentale nous montrent le vrai facies des négroïdes, avec lesquels la noble et orgueilleuse race n'a voulu entrer en contact pendant des siècles nombreux. Nous avons les races primitives de la forêt, les Akka, Ouctoué, les Bochimans, les Ouamboutti, de beaucoup les plus beaux. Nous avons les Zoulous, les Mafitti, les Ouatouté, les Ouahha, les Ouaroundi, les Ouanya, les Roussidi, qui sont mi-éthiopiens. Nous avons les Éthiopiens, quelque peu dégénérés, excepté dans les familles aristocratiques, telles que celles des Ouahouma, ou, comme ils sont diversement nommés : Oualma, Ouatchouézi, Ouavitou, et les Massai Ouatatourou; ils représentent deux courants humains : l'un venant de l'Éthiopie, par le chemin du Galla S.-E., dans l'Ounyorou et le haut pays pastoral des régions lacustres, — et l'autre, s'écoulant vers le S. Le lac Victoria sépare ces populations, qui sont ce que l'Afrique a de mieux.

Un chef des Baviri se plaignait à moi du mépris hautain que les Ouahouma leur témoignent; « ils nous appellent des piocheurs, ils raillent la modeste régularité avec laquelle nous bêchons la noire terre, employant notre vie à un labeur honnête. Ils vont et viennent, ils fourragent aux environs; ils ne savent ce que c'est que d'avoir une demeure stable à laquelle le cœur s'attache, ils s'arrêtent où le pacage les attire; au premier désagrément, ils vont s'établir ailleurs. »

Mais revenons à notre récit, car je reprendrai le sujet dans un chapitre à part. Le 16, ayant été munis de douze guides par Mazamboni, escortés par Gavira et cinquante guerriers, accompagnés par une longue ligne de nouveaux amis qui suivaient notre arrière-garde, aidés par plus de cent porteurs, nous partîmes pour le territoire de Gavira, allant au village et sur la colline où nous nous étions reposés après le terrible branle-bas du 12 décembre. Pour le quart d'heure, nous avançions en une procession triomphale. A l'entrée de chaque village, les guerriers nous recevaient avec d'amicales salutations; et à Makoukourou, nom que nous connaissions déjà, les femmes firent entendre de longs louloulou en notre honneur. Nous jouissons d'une vue fort étendue, embrassant : à l'E., tout le plateau qui domine le lac Albert; à l'O., le Pisgah, éloigné de

six marches; au N., les cônes de Benberri; au S., les collines du Balegga, à moins de deux kilomètres.

Mpinga, le chef des Baviri, est connu sous le nom de Gavira, titre héréditaire. Ce petit homme, assez ladre, était agréable et communicatif en dehors de ses affaires d'Etat. Lui et sa tribu nous prièrent de faire amitié comme nous avons fait avec Mazamboni. Nous ne demandions pas mieux, exigeant seulement qu'on se montrât hospitaliers envers l'expédition. Nous étant arrêtés pendant un jour chez Mazamboni, il ne fallait pas faire moins pour Gavira; et, comme sa station n'était qu'à une longue marche du Nyanza, nous tombâmes bientôt d'accord.

Le soir arrivèrent deux Babiassi, messagers de Mbiassi, chef de Kavalli, district s'étendant en une large bande jusqu'au Nyanza; ils annonçaient que ledit Mbiassi avait reçu pour moi un petit paquet recouvert d'une étoffe noire. Mpingou de Nyamsassi le lui avait remis, disant le tenir d'un homme blanc connu sous le nom de Malledjou.

Le lendemain se pressèrent autour de nous des centaines d'individus, qui ne semblaient ne pouvoir nous regarder assez. Accroupis et placides, ils surveillaient nos mouvements; les plus jeunes allèrent nous chercher du bois de chauffage, du mil et des ignames. Moyennant des cadeaux insignifiants, les Zanzibari les mirent à élever des huttes, à porter de l'eau, à veiller au feu, à moudre du millet. Nos hommes, assis à leur aise, avec un sourire amical et des gestes aimables, encourageaient leurs nouveaux amis à travailler ferme, les récompensaient par quelque ferraille, une pincée de verroterie, un cauri ou deux, une manière de bracelet en laiton. Chacun de nos gens fit la découverte de quelque excellent frère ingénieux et cordial, qu'il admit à tous les privilèges de la plus vive amitié — sauf en matière de cuisine. Après le dîner, Gavira fut affublé d'une brillante étoffe écarlate première qualité, et promené en tout honneur autour du camp par nos chefs de caravane, qui le conduisirent avec force compliments à leurs gamelles et corps de garde. A la vue d'un miroir, le sire et ses anciens furent étonnés autant qu'effrayés. Ils s'imaginèrent que la réflexion de leurs figures était l'apparition d'ennemis surgissant de la terre, et tournèrent vite les talons; mais ils s'arrêtèrent quand ils s'aperçurent que personne d'autre ne

bougeait. Ils revinrent sur la pointe des pieds, comme pour demander ce que pouvait signifier cette apparition soudaine de figures noires? Le verre doré avait été retourné et serré dans sa boîte. Pour répondre à leur appel muet, on redressa la glace, où ils se regardèrent fixement. Puis ils se chuchotèrent: « Mais comme ces visages nous ressemblent! » On leur dit qu'ils voyaient la réflexion de leur personnage si remarquablement distingué, compliment auquel les joues noisette de l'orgueilleux Mpinga rougirent obscurément. Sur ce, la glace lui fut mise en main; il jubilait, la vanité le gonflait. Groupés autour de lui, les anciens constataient la fidélité avec laquelle la glace reflétait les traits caractéristiques de chaque individu. « Cette cicatrice! comme elle est exacte et fidèle! Mais regarde donc ton large nez, Mpinga! Mais c'est tout à fait ça! Eh! voyez donc la grande plume! il n'y a pas à dire non, elle remue! C'est vraiment merveilleux! Avec quoi est-ce fait? On dirait de l'eau,... mais ce n'est pas liquide, tout au contraire, et le dos a quelque semblance de cuir noir.... Vrai, nous avons vu aujourd'hui une chose inconnue à nos pères! »

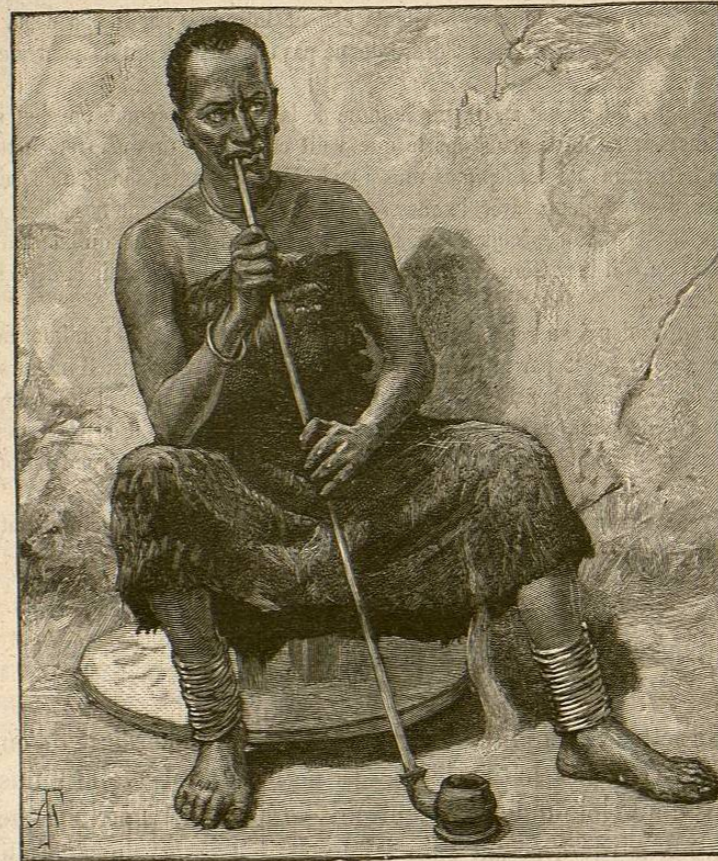
Du soleil couchant d'Ousanza, ouverte à tous les vents du ciel, nous garderons longtemps le souvenir. Il souffla du lac une forte et froide brise que nous ressentîmes vivement, faits comme nous étions à la température égale de la forêt et n'ayant plus que de très minces hardes. Un officier s'encapuchonna dans son imperméable, un autre revêtit son surtout; malgré tout, le vent pénétrait jusqu'aux moelles: il n'y avait de chaleur possible que dans les confortables ruches des Baviri, où nous cherchâmes refuge.

Au lieu de continuer directement sur le lac, nous prîmes le nord-est pour aller au village de Kavalli, vers le mystérieux paquet. De nombreux troupeaux avaient tondu l'herbe qui recouvrait la plaine, sauf en quelques endroits où le travail séculaire des pluies creusait quelques ravins.

Tandis que, salués, complimentés, félicités, nous traversions ce pays enchanteur, il nous revenait en mémoire comment naguère les bruyants bataillons des Baviri, Babiassi et Balegga nous refusaient passage. Chacun excitait son voisin à nous exterminer, huait et s'égosillait; de rapides éclairs voltigeaient sur les lances; les flèches longues d'un mètre glissaient dans les airs à notre intention.... Aujourd'hui 157 Baviri mar-

chaient à notre avant-garde, autant à notre arrière, et nos 90 charges avaient été distribuées à autant de porteurs bénévoles, qui se faisaient un honneur d'assister les mêmes individus contre lesquels ils s'étaient ameutés avec tant de férocité naguère.

Bientôt après l'arrivée de la colonne, très nombreuse



Kavalli, chef des Babiassi.

aujourd'hui, devant la zéribé de Kavalli, retranchée derrière des épines, le chef, un jeune et beau Mhouma, avec des traits réguliers, de taille haute et mince, au port merveilleusement digne, se présenta, indiquant où nous pourrions camper, offrant en outre l'hospitalité de son village. En me remettant le paquet de Malledjou, il dit que, de tous les habitants, ses deux jeunes gens en avaient seuls connu l'existence, et il demanda anxieusement s'il n'avait pas fort bien fait de garder le secret.